

So long....

So long, ce fut d'abord un titre donné, poussé par des impératifs temporels d'organisation, de l'organisation de ces journées données en mémoire de Jean Cooren. J'étais déjà au travail et je relisais les textes de Derrida autour du deuil et du temps, autour donc de la mémoire, de cette mémoire que le deuil provoque par ce hors temps, le deuil comme hors temps, comme dit Hamlet « The time is out of joint », phrase que Derrida déconstruira presque tout au long des Spectres de Marx¹. Et puis du temps, il en était question pour mon intervention ici, temps pour dire adieu, temps pour dire l'adieu, temps pour dire l'amitié, voire la fraternité et je ne voyais pas comment faire en un quart d'heure pour dire, écrire, pour dire tout cela. Il me fallait donc doubler, au moins doubler ce temps qui m'était imposé, doubler sa durée, mais aussi doubler au sens d'un dépassement, le dépasser pour moi-même, aller au-delà du temps pour saluer la mémoire... salut !

Quel mot étrange que ce salut et quelle ambiguïté redoutable il énonce en se disant, surtout quand on en lance l'apostrophe : salut !, en un moment de rencontre ou de séparation, à l'instant de se quitter ou aussi bien de se retrouver, c'est chaque fois à la fois l'éloignement et l'approche mais chaque fois, même à l'instant du départ ou de la mort, un salut à la venue de ce qui vient, ou comme le disait Sartre « *un événement pur* »². Mais le salut, c'est aussi ce qui sauve, ce que l'on cherche sur terre ou ailleurs suivant les cas, le philosophe « engagé », si nous suivons toujours un peu Sartre, affirmant que « *le salut se fait sur cette terre, qu'il est de l'homme entier par l'homme entier et que l'art est une méditation de la vie, non de la mort* »³. Cette question du salut, vous le savez probablement, est un thème sinon le thème sartrien par excellence, thème qu'il développe déjà dans le texte de La nausée⁴ dès 1938, texte dans lequel l'acte de délivrer ou de sauver ne se réfère ou ne peut se référer qu'en

¹ - Jacques Derrida, Spectres de Marx, Galilée, 1993.

² - Jean-Paul Sartre, « Écrire pour son époque », Les temps modernes, juin 1948, n°33.

³ - Ibid.

⁴ - J.-P. Sartre, La nausée, Gallimard, 1938.

lien à un être libre, un être libre et capable de sa liberté. La liberté, c'est un grand et beau nom qui résonne en chacun de nous et cela même si nous savons depuis Freud que sur le plan individuel, cette liberté est d'abord responsabilité vis-à-vis de l'inconscient, le mien comme le vôtre, à chacun son inconscient et donc à chacun sa liberté en responsabilité. Et cela Jean le savait bien et peut-être est-ce de cette liberté en responsabilité qu'il nous témoigna à tous, tout au long de sa vie. Ce mot liberté, bien qu'impensé par la psychanalyse et comme le dit Stéphane Habib⁵, ce mot liberté hante le corpus analytique, c'est un fantôme dont Lacan remarquera « ... *que c'est là que se joue l'affaire de ce terme qui mérite bien sa qualification de fantôme – la liberté.* ». Mais lorsque Sartre parle de liberté, c'est toute une époque qu'il convoque et cette liberté se présente bel et bien comme un salut, comme le salut de l'humanité. Il y va de l'histoire de la vérité, de l'absolu, la vie, la mort, la passion du témoignage et le salut, le salut comme sauvetage ou comme sauvegarde, soit ce qui garde sauf, tout ce qui précède comme salut à l'autre. Question politique donc ou question d'époque, d'une époque où les questions de salut faisaient alliance avec l'époque, là où il s'agissait encore de sauver quelque chose (et je reste vague exprès), quelque chose de l'homme et de sa liberté, tout cela tenait ensemble et l'époque et le salut, et la pensée, la pensée de l'époque tenait en respect ou pour le dire autrement retenait pour maintenir sain et sauf ce qui de l'autre paraissait salutaire. J'ai toujours reconnu chez Jean cet engagement politique du salut lié à la pensée et à la liberté. On ne devient pas derridien par hasard.

Alors j'aurais pu prendre comme titre ce salut en guise d'adieu, mais allez savoir pourquoi et sans doute pressé par le temps, je lui ai préféré SO LONG, so long..., cet adieu, cet au-revoir, ce salut dit en une langue étrangère, cet adieu, cet au-revoir, ce salut pensé littéralement en plus d'une langue puisqu'il va s'agir ici pour moi de

⁵ - Stéphane Habib, Le fantôme de la liberté II, argument du séminaire 2017/2018 ; Institut des Hautes Etudes en Psychanalyse.

témoigner de ce que « *La parole et l'écriture funéraires ne viendraient pas après la mort, elles travaillent la vie dans ce qu'on appelle autobiographie* »⁶

Ce plus d'une langue ici ne vous aura pas échappé. Vous le savez, c'est à ce titre que Jacques Derrida aura tenté de définir, d'abord dans une cette conférence en Mémoires - Pour Paul de Man⁷, puis huit années plus tard dans Le monolinguisme de l'autre⁸ ce qui porte le nom de déconstruction : « *Si j'avais à risquer, Dieu m'en garde, une seule définition de la déconstruction, brève, elliptique, économique comme un mot d'ordre, je dirais sans phrase : plus d'une langue^[1]_{SÉP} »*

Définition donc pour le moins ambiguë, ambiguïté qui démarre, pourrait-on dire, avec le terme langue, dont on ne sait pas en parcourant les textes de l'auteur s'il s'agit du langage en général, d'une langue particulière ou d'un idiome ou encore d'une langue qui n'est pas vraiment une langue, langue imaginaire ou messianique telle que la formule s'écrit à la toute fin du livre sur le monolinguisme. Peut-être faut-il entendre dans plus d'une langue l'invite non à parler comme les apôtres au jour de pentecôte, mais à lire et à écrire dans le pluriel sémiotique de toute langue. La hantise de Derrida pour la traduction me pousse à penser qu'il aurait détesté qu'une pensée puisse se traduire d'une manière quasi transparente dans une univocité absolue devenant finalement indifférente à la langue et donc à la multiplicité des langues. La multiplicité des langues, c'est comme la multiplicité des styles en littérature, ou la multiplicité des textes, elles doivent s'inviter l'une l'autre à se parler et à se donner l'hospitalité ébranlant les frontières, les faisant disparaître comme ces frontières institutionnelles qui paraissent infranchissables entre littérature et philosophie ou entre philosophie et psychanalyse, langues institutionnelles jalousement gardées par les autorités académiques propres à chacune et que l'entreprise de déconstruction de Jacques Derrida aura tenté d'assouplir, ce qu'on ne lui aura pas pardonné.

⁶ - Jacques Derrida, *Mémoires - Pour Paul de Man*, Galilée, 1998, p. 44.

⁷ - Jacques Derrida, *Mémoires - Pour Paul de Man*, Galilée, 1988.

⁸ - Jacques Derrida, *Le monolinguisme de l'autre*, Galilée, 1996.

So long donc au fil du temps de l'après-coup m'a paru un bon titre, c'est-à-dire un titre dont je pourrais répondre en témoignage.

Une première anecdote, donc, pour commencer. Il y en aura seulement deux au cours de mon intervention, mais ces deux-là sont si riches d'enseignements qu'elles méritent d'être racontées en ce jour qui commémore, en ce jour de mémoire, en ce jour qui fait appel à ce qui s'est écrit en nous avec Jean, par le vivant de Jean, lorsque nous ne savions pas (et peut-être ne le savait-il pas non plus) que Jean était mortel. C'est de cette rencontre avec le mortel, avec cet autre mortel lorsqu'il nous arrive, à nous mortels, dont j'aimerais aussi pouvoir parler.

Je vais alors vous raconter cette anecdote de ce lundi matin de février 2009, du moins il me semble que c'est à cette date (les dates, les questions liées à la date et au deuil traverseront tout mon texte), donc, ce lundi matin de février 2009 où, me rendant aux obsèques de Nathalie Zaltzman au cimetière Montparnasse, j'y retrouvais Jean qui lui aussi s'était déplacé à la cérémonie des funérailles de son analyste. Nous nous connaissions déjà depuis 2005, première année des « Journées de Tours » auxquelles il participa comme à chaque fois jusqu'aux dernières de 2013, nous étions déjà très proches de par nos travaux communs de recherche autour de la pensée de Jacques Derrida, mais, (je ne sais comment vous dire), nous retrouver là, au cimetière Montparnasse, pour y enterrer son, mon, notre analyste, cette rencontre hasardeuse et somme toute un peu funèbre, scella quelque chose, comme une fraternité... oui une fraternité car ce matin-là, nous étions comme deux frères, deux frères de divan certes, mais deux frères tout de même et notre complicité déjà grande fut alors renforcée à partir de cette date. Lorsqu'on enterre son analyste, c'est tout un pan de sa vie que l'on revisite avec lui ou avec elle et c'est probablement la raison pour laquelle Jean me fit alors cette confidence, à l'oreille, presque en secret pendant le discours d'André Green : « Je viens de m'apercevoir que j'ai soixante-dix ans et je n'ai rien vu ! »

C'était il y a dix ans. La mort est la patience du temps disait Levinas, et depuis ce jour de février 2009, la mort a patienté dix ans pour Jean.

So long...

Un mot sur Nathalie Zaltzman, car ici le hasard n'est pas de mise. Un mot sur cette femme qui fut à l'origine d'une remise en question de l'institution analytique lorsqu'en 1968 elle fonda avec François Perrier le Quatrième Groupe, Quatrième Groupe qui venait non seulement contester mais surtout venait déconstruire ce que l'Ecole freudienne avait tenté d'imposer au mouvement analytique. La déconstruction du discours analytique était alors et déjà de ce côté-là de la scène et vous savez qu'elle continua plus tard au bord du bateau Confrontations⁹ qui prit à son bord le philosophe Jacques Derrida et qui de nos jours tente de faire vivre la psychanalyse autrement, autrement que par des amertumes institutionnelles. Ce que je veux dire, c'est qu'il y a des filiations et donc des héritages et que ce n'est pas pour rien qu'en marge des institutions analytiques classiques nous avons chacun, Jean et moi, chacun dans notre coin et bien sûr avec d'autres, tenté de repenser la psychanalyse avec l'éclairage du travail de pensée de Jacques Derrida. Je suis fier et ému, ici avec vous, de rendre hommage à tout ce travail accompli au sein entre autres de cette association « pas tout(e) » dont chacun ici connaissait l'importance pour Jean.

Mais ici, il y a peut-être encore plus troublant car l'année 2009 fut aussi pour Jean l'année de la parution de son premier livre : L'ordinaire de la cruauté¹⁰ qui dès son avant-propos se réfère au dernier livre de Nathalie Zaltzman, L'esprit du mal¹¹, « un esprit qui n'appartient pas exclusivement aux forces pulsionnelles d'un sujet, pas plus qu'à celles de l'organisme vivant qu'est la masse [...] mais en tant que « état

⁹ - Référence ici est faite au livre de François Perrier, *Voyages extraordinaires* en Translacanie, Lieu Commun, 1989.

¹⁰ - Jean Cooren, *L'ordinaire de la cruauté*, Hermann, 2009.

¹¹ - Nathalie Zaltzman, *L'esprit du mal*, Edition de l'olivier, 2007.

de l'esprit et état des esprits », cet « esprit » pouvant voyager entre l'individu et la masse, cet esprit n'appartenant donc en propre ni à l'un ni à l'autre ». Et Jean alors de citer la toute fin du livre de Nathalie : « *Le travail de la culture est ce savoir intime (sur l'esprit du mal). Il ne suffit pas que le sachent les individus, un à un. Il faut aussi que l'humanité, celle qui se purifie de ses propres crimes en se sacrifiant, réussisse à « connaître » l'intimité en elle de la dimension du mal.* »¹², comme si son livre, son premier livre, livre sur la cruauté, l'ordinaire de la cruauté venait écrire la suite du dernier livre de Nathalie Zaltzman, livre en héritage en quelque sorte, sur l'esprit du mal dissimulant ici une référence « au mal radical » pensé par Hannah Arendt sur « *ce avec quoi on ne peut pas se réconcilier, ce qu'on ne peut en aucune circonstance accepter comme un destin, et ce vis-à-vis de quoi on ne doit pas non plus se taire et passer outre.* »¹³. Penser la cruauté, la cruauté comme dimension intime de l'humanité, mais aussi penser la cruauté de la langue unique, langue maternelle, allemande, pour Hannah Arendt qui ne peut devenir folle, ni cette langue des bienfaits de la raison, de ces bienfaits non interrogés du logos chez Freud, pour soi-disant corriger les ferments de l'agressivité, cruauté d'une langue qui s'ignorerait elle-même cruelle en imposant sa raison et voulant toujours avoir raison. Pour penser la cruauté, le plus d'une langue ici s'impose si nous ne voulons pas rester dans l'univers platonicien et kantien d'Hannah Arendt qui pense que tout homme aurait la possibilité de se faire face, par le jeu d'un deux-en-un de la conscience de soi, pensée à laquelle il manque la dimension de la psychanalyse ou tout au moins cette lecture qui refuse que la raison seule pourrait mettre fin à la pulsion d'emprise et de destruction. C'est ce qu'a tenté de dire Jean Cooren dans son livre sur la cruauté en s'inspirant et de Nathalie Zaltzman et de Jacques Derrida qui, lui, ira encore plus loin en allant jusqu'à penser que c'est la raison elle-même qui est vectrice de violence, qu'une certaine philosophie puisse être à la source d'une violence faite au monde¹⁴.

¹² - Nathalie Zaltzman, op. cit., p. 110.

¹³- Hannah Arendt, Journal de pensée 1950-1973, Seuil, 2005.

¹⁴ - Les « a-correspondances autour de Jacques Derrida », lettre du 16 Octobre 2008, à paraître.

So long....

Deux frères ai-je dit. Comme deux frères et cette nomination n'est pas ici anodine, pour moi en tout cas. Nous n'étions pas amis au point de vivre notre amitié comme une fraternité dont on sait d'ailleurs ce qu'en dira Derrida, non, mais cette scène du cimetière scella entre nous comme un sentiment d'égalité qui impliquait, non seulement, notre lien secret, mais aussi et par conséquence, quelque chose d'universel, un engagement qui se fonderait sur l'acceptation d'une dette, une dette non pas commune, mais une dette égale, à égale condition d'une démocratie à-venir, promesse indéterminée d'un lien social qui selon Derrida serait antérieur au parricide contrairement à ce qu'en dit Freud qui, lui, situe le parricide comme condition du serment. Je le dis vite ici, mais voilà comment je comprends l'engagement de Jean pour la cause palestinienne, soit un engagement qui part d'une amitié morale avant d'être affective, être d'abord l'ami des hommes qui impliquerait une solidarité et une représentation politique de l'égalité.

So long.....

Deux frères ai-je dit... « Je viens de m'apercevoir que j'ai soixante-dix ans et je n'ai rien vu » me dit-il ce jour dans ce cimetière, dans la scène du cimetière de Nathalie... Comme s'il m'avait dit à moi, son cadet de dix ans, que nous nous devons tous à la mort, que cette égalité de la dette se tenait en ce devoir, en cette sentence définitive. Comme s'il m'avait dit que n'ayant rien vu de ses soixante-dix premières années, il ne verrait probablement rien de sa mort à venir et que cette mort que nous portons en « nous » est toujours véhiculée par la mort de l'autre, la mort du frère, mort du frère comme devenant alors une circonstance de la vie. Mais lorsqu'on perd un frère, la circonstance de la vie fait de vous un survivant. Un peu comme si en ce cimetière de Montparnasse, à deux pas des rues de mon enfance, il m'avait fait

partager l'inquiétude, son inquiétude d'alors, qui était déjà la mienne, qu'apprendre à vivre c'est au fond apprendre à mourir sachant que le vivre comme le mourir ne s'apprennent pas. « *Vivre, par définition, cela ne s'apprend pas. Pas de soi-même, de la vie par la vie. Seulement de l'autre et par la mort* »¹⁵. La tâche alors de tout survivant, c'est-à-dire de celui qui survit provisoirement à l'autre, à l'ami, au frère, consiste à endurer désormais sa disparition. Celui-là, Jean peut-être, en ce lundi de février 2009, s'apprêtait à porter l'absence ; mieux : à porter le deuil comme on porte un enfant¹⁶. Comme moi, devant vous, aujourd'hui.

Alors, bien sûr, je me souviens de ces moments si riches en amitié et en moments de pensées fortes et durables qu'auront été ces Journées de Tours où, entourés de Michaël Turnheim et d'Anne Dufourmantelle, et de bien d'autres encore, moments qui me font me sentir bien seul, survivant et mélancolique aujourd'hui dans ce qu'on appelle de ce mot terrible et un peu faux de « génération », ce mot ici de génération impliquant plus un mouvement de pensée qu'une génération à proprement parler. Bien sûr, il reste des « amis communs », mais il n'empêche, « je dois me préparer à errer tout seul », comme le disait Derrida à la disparition de Deleuze, de cette solitude du vivant car « *la mort, la mort elle-même, s'il y en a, ne laisse aucune place, pas la moindre chance, ni au remplacement ni à la survie du seul et unique monde, du « seul et unique » qui fait de chaque vivant (animal, humain ou divin), un vivant seul et unique.* »¹⁷

So long.....

Ne pas laisser le dernier mot à la mort. Je me dis cela à chaque fois qu'un de mes compagnons de route disparaît. Alors cette fois-ci je vais tenter de déplier le sens de cette affirmation afin de continuer cet hommage, cet adieu, cet adieu en guise d'adresse à Jean Cooren, celui avec qui j'aurai tant travaillé, tant espéré et tant

15- Jacques Derrida, Spectres de Marx, Galilée, p. 14.

16 - Jacques Derrida, Apprendre à vivre enfin, Galilée, 2005, p. 16.

17 - Jacques Derrida, Chaque fois unique la fin du monde, Paris, Galilée, 2003, p. 11.

regretté de n'avoir pas pu faire plus, reportant le temps à demain, toujours plus tard, toujours plus loin. Travail d'écriture donc en guise d'adieu. Travail d'adieu donc mais aussi et surtout ici, et vous l'aurez compris, témoignage, témoignage au-delà du vivant, hantés que nous sommes par ce désir testamentaire que quelque chose survive et soit transmis. Je peux témoigner ici devant vous que Jean avait cette obsession de ce souci testamentaire, que la psychanalyse survive à la lumière d'autres pensées que celles véhiculées par les dogmatiques institutions qui pensent la représenter. Que quelque chose survive et soit transmis car hériter c'est témoigner, c'est réinterpréter, c'est traduire, c'est donc maintenir en vie ce dont on hérite et qui reste en partie étranger et secret.

A qui s'adresse-t-on en un tel moment ?

Que vise cette parole adressée dans ce souci confus et obscur que Freud nomme « travail de deuil », travail de deuil à l'œuvre ici encore, un an après, presque un an.... déjà. Je ne peux revenir ici au cours de mon travail sur ce qu'il me semble être l'exemplarité de ce travail de deuil, par cette phrase de l'argumentaire nous invitant à ces journées, dans ce « presque un an » après son décès, dans cette question du temps qui nous sépare de lui et qui nous invite à cette réflexion. Ce temps, cette année, ces longs mois sont déjà le temps d'un deuil, le temps d'un temps trop long sans lui, sans lui mais avec lui, mémoire à l'œuvre et temps qui sépare. Ce temps hors datation, ce temps hors du temps en quelque sorte, n'est pas un temps de l'oubli, bien au contraire : combien de fois ai-je pensé à lui, plus d'une fois, de nombreuses fois sans doute, et sa présence spectrale m'aura accompagnée tout au long de ces longs mois, tout au long de ce voyage qui m'amène ici aujourd'hui à prendre la parole en votre direction.

Cette parole, la mienne ici, à votre adresse s'a-destine donc dans le temps, car c'est comme si c'était hier, comme si c'était hier qu'il nous a convoqué, par sa mort, dans l'urgence d'une destination menant à autre chose qu'à soi, un savoir mourir

synonyme d'un savoir penser en se mettant à la place de tout autre comme l'aurait dit Emmanuel Levinas. « La mort de l'autre, cette mort de l'autre en « moi » est au fond la seule mort nommée dans le syntagme « ma mort », avec toutes les conséquences qu'on peut en tirer. »¹⁸

A-destination donc et mon travail ici avec vous interroge le comment être au plus près, c'est-à-dire au cœur du sens de cette a-destination ? Sans doute n'est-t-on jamais au plus près de cette a-destination que dans un adieu, un travail d'adieu, un écrit qui s'envoie vers l'autre sans l'autre. Là l'envoi s'envole, au-delà, dans l'au-delà... dans l'air du temps... dans l'éther, ... en voyage : « Le voyage emporte l'origine avec lui. » Car où situer le syntagme « ma mort » comme possibilité ou impossibilité du passage ? Comme si ce syntagme clignotait comme une sorte de voyant allumé, clignotant permanent à un poste de douane, entre toutes ces frontières visibles et invisibles, ces moments de la vie que quelquefois l'on traverse sans se rendre compte et d'autres plus marquants qui par leur franchissement établissent alors une étape.

Comme il est déjà tard, je me dois de témoigner de la seconde anecdote que je vous ai annoncée au début de mon travail. Cette anecdote est celle relatant une correspondance, plus exactement un mail que Jean m'adressa le 25 juillet 2017, mail faisant suite au décès accidentel d'Anne Dufourmantelle.

Il connaissait ma proximité de pensée avec Anne et il connaissait notre amitié, celle qui m'avait conduit à lui demander de participer à plusieurs reprises aux Journées de Tours. De ce mail en voici la lecture :

« Cher Francis, ce simple petit mot pour partager avec toi la tristesse devant la disparition de Anne Dufourmantelle ; Je l'ai connue aux Journées de Tours où elle était intervenue et j'avais apprécié ses propos et sa simplicité. Une fin à l'image sans doute de ce qu'elle était. Amitiés. Jean »

¹⁸ - Jacques Derrida, *Apories*, Paris, Galilée, p 133.

Bien sûr et au-delà de la bienveillance de son message, ce qui me fit réfléchir, c'est cette phrase qui le clôture : « Une fin à l'image sans doute de ce qu'elle était », soit et si je comprends bien la pensée de Jean, de sa pensée quelques mois avant sa propre mort, une fin qui ressemblerait, qui représenterait puisqu'il est question d'image, qui représenterait de manière exemplaire la vie du défunt, comme si le mourir était fidèle à la vie, comme si le mourir était le message ultime de la vie, contenant en lui-même tous les sens donnés à la vie, comme aurait pu l'être le sauvetage pour Anne, sauvetage qui eut cette fatale conséquence pour elle. Mais bien que je n'en aie pas, ici, le temps, je veux tenter et commencer d'aller plus loin. Ce que m'a écrit Jean me force à penser dans l'après coup, dans l'après coup de sa disparition. Qu'a-t-il tenté de dire, pour lui, pour moi puisque ce message m'était aussi adressé ? Ce message énigmatique, je l'entends comme si la manière dont la mort nous prend la vie, venait dire le signifiant premier car dernier de la vie du défunt. On interroge assez peu cet aspect de la mort, du mourir, de la manière dont le monde s'achève pour reprendre cette belle idée de Blanchot, celle qui dit que « *la mort est en nous, comme notre part la plus humaine ; elle n'est mort que dans le monde, l'homme ne la connaît que parce qu'il est homme, et n'est homme que parce qu'il est la mort en devenir.... Mourir, c'est briser le monde* »¹⁹. Je lis alors la pensée de Jean comme étant une tentative d'humaniser la mort, comme étant cette dernière possibilité de l'homme, avant la mort elle-même, qui enlève alors toutes autres possibilités de mourir. Ultime expression de la vie rendant grâce par la mort. C'est une belle idée et je trouve qu'elle lui ressemble parfaitement.

Alors devant la force de cette pensée, évidemment je me mets à penser à Michaël Turnheim mourant d'une tumeur cérébrale après m'avoir dit dans une ultime conversation que la psychanalyse ne pensait pas assez les désordres neurologiques, Anne Dufourmantelle d'une noyade en voulant sauver des enfants, Jacques Derrida d'un cancer du pancréas qui serait l'organe de la mélancolie, et je pense évidemment

¹⁹ - Maurice Blanchot, *De Kafka à Kafka*, Paris, Gallimard, 1981, p. 52.

à Freud et à son cancer de la mâchoire, cette histoire monstrueuse de cette prothèse qui venait quarante-quatre ans plus tard réparer l'opération du sinus d'Emma, histoires de bouches qui s'ouvrirent ou donnèrent naissance à la psychanalyse par un rêve, toutes ces disparitions, tout ces « mourir » nous rappelant sans cesse que la pulsion de mort est au travail, inséparable de la vie tant que la vie est là et que le corps est le lieu réel de l'inconscient.

So long....

J'espère que je me fais bien comprendre par ces quelques mots d'adieu, par cette adresse de l'adieu, mots qui résonnent en chacun de nous ici tant la mort de Jean Cooren reste et restera pour nous, ses amis, ses lecteurs, ses compagnons de route, un deuil, et, comme il se doit pour ce deuil et sans doute pour chaque deuil, une blessure sans mesure, une absence incommensurable, celle où le monde, un monde, son monde avec nous et en nous vient à manquer. Les marques rayonnantes et abyssales que sa présence, comme son retrait, y auront pour toujours laissées, je gage qu'elles compteront plus durablement dans l'avenir et resteront plus discrètement indélébiles que celles de tant d'autres.

Ne pas laisser le dernier mot à la mort, ai-je dit tout à l'heure. Non, car lorsqu'un monde vient à manquer, peut-être faut-il laisser le dernier mot, laisser la parole à l'œuvre qui est et restera cette parole dernière, le logos ou le verbe de la fin pour paraphraser encore Blanchot, *« ce qui implique, entre autres choses, qu'à la mort de quelqu'un, et surtout d'un ami ou d'un compagnon, nul n'a le droit de parler à la place du mort, pour le mort, à tous les sens du « pour », à sa place ou pour faire son éloge [...] Peut-être que tout ce qui meurt, même le jour, se rapproche de l'homme, demande à l'homme le secret de mourir. Déjà, je sens d'une manière lointaine que je n'ai plus le droit d'appeler mon compagnon – et m'entendrait-il encore ? Où est-il à présent ? Peut-être très près d'ici ? Peut-être est-il sous ma main ? Peut-être est-ce lui que ma main lentement repousse, écarte encore une fois ? Non, ne l'écarte pas, ne le repousse pas, attire-le au contraire, conduis-le vers toi,*

fraie-lui le chemin, appelle-le, appelle-le doucement par son nom. Par son nom ? Mais je ne dois pas l'appeler et, en ce moment, je ne le pourrais pas. Tu ne le peux pas ? En ce moment ? Mais alors c'est le seul moment, c'est la nécessité urgente, tu ne lui as pas tout dit, l'essentiel manque, il faut compléter la description, « il le faut ! Maintenant, maintenant ! » Qu'ai-je oublié ? Pourquoi tout ne disparaît-il pas ? Pourquoi est-ce un autre qui entre dans la sphère ? De qui s'agit-il donc ? N'est-ce pas moi qui ai pris le breuvage ? était-ce lui ? était-ce nous ? Cela ne se pouvait pas, il y avait un malentendu, il fallait y mettre fin. Toute la force du jour dut se tendre, s'élever vers cette fin, et peut-être répondit-il aussitôt, mais quand la fin arrivera, après l'éparpillement de quelques secondes, tout avait déjà disparu, disparu avec le jour. »²⁰

Donc il reste l'Œuvre. L'œuvre n'arrive-t-elle pas à percer l'écorce de la séparation que présentifie la mort ? L'œuvre surgit alors dans le déchet du travail. Quand on comprend l'homme à partir de ses œuvres, il est plus surpris que compris. Sa vie et son travail le masquent car l'expérience de l'écrivain est en laissant une trace, une trace écrite, en écrivant un livre, son expérience donc est de se signifier à lui-même sa mort et je pense que cela, Jean l'avait bien compris. Vivre l'impossible présent de sa mort dans l'écriture, toujours à venir ou déjà advenue, pouvoir lire sa mort par l'écriture tout en faisant ou en renouant ainsi avec l'expérience de sa vie comme en témoignent ces quelques lignes de Jean Cooren afin de lui laisser le dernier mot :

« Les psychanalystes seraient-ils mieux préparés que d'autres à faire face au « tremblement des choses » ? Nous avons vu plus haut que depuis le Freud de 1915-1920, la théorie analytique intégrait la possibilité du désastre : l'humanité s'emploie à constituer les cadres de vie et à les détruire, la mort est incluse dans la vie. A l'époque de Freud, cette avancée n'eut pas grand effet sur le public ni sur les collègues. [...] Et Freud eut bien du mal à se faire comprendre, ne serait-ce que de son entourage, en avançant que la cruauté originare existait dans l'intime de chacun. [...] Ecouter en privé le travail obscur de cette pulsion de

²⁰ - Maurice Blanchot, *Le dernier homme*, ... pp. 173/174.

mort, en dénouer le lien avec l'emprise, est déjà chose difficile, mais parvenir à trouver le ton juste pour en parler en public, pour alerter sans réifier, suppose que l'analyste qui tient de tels discours modifie en profondeur la forme et le fond de ses propos. Il ne s'agit pas en effet d'attaquer sauvagement des comportements altruistes en y dénonçant « le mal », mais de déplisser les volontarismes, de les déconstruire pour que chacun parvienne à en tenir compte. [...] Ceci implique de réaliser que la théorie analytique est fondamentalement de structure politique, qu'elle contribue à sa manière à un projet de nature politique, élaboré à partir d'une certaine conception de l'humain, sur laquelle elle ne saurait transiger sans dommage. [...] »²¹

So long.....

Francis CAPRON

(17/11/18)

²¹ - Jean Cooren, Autre pourrait être le monde, Psychanalyse et démocratie, Hermann, p. 11/13.